

Second degré

TEXTES D'ADOLESCENTS

Les deux textes reproduits ci-dessous ont été remis à l'une de nos camarades travaillant dans des classes du second cycle.

Appels ? Révolte (d'autant plus brutale que c'est peut-être la première fois que ces élèves ont la possibilité d'exprimer leurs problèmes) ? Révolte définitive ? Expression momentanée d'un désarroi souvent très grand à cet âge ? Encouragée par le manque de perspectives offert par une société mercantile ?...

C'est pour essayer de répondre à ces questions et savoir quelle réponse peut-être donnée à de tels textes que nous les avons soumis à d'autres camarades travaillant avec des adolescents et qu'une discussion s'est organisée autour de ces textes aux journées second degré de Theix. Nous donnons ces éléments de réponse à la suite des textes.

Vivre sa vie c'est pouvoir se réveiller le matin sans penser à demain, voir les arbres se transformer, voir les couleurs de ses feuilles et réaliser combien c'est beau l'automne. Comme il est difficile de vivre sans pleurer, de mourir sans sourire, de pleurer sans rire, de vivre sans mourir, de mourir sans mentir, de peindre sans idées, d'écrire sans penser, de choisir un métier, d'être aimée telle que l'on est, de conquérir des terres lointaines, de passer son bac à la fin de l'année, d'aimer sans amour, d'amourer sans toujours, de créer sans pitié, de manger sans dormir, de courir sans tomber, d'être seule dans la nuit, de voir ceux qui s'aiment et qui sont unis, de regarder sans rancune l'ami qui vous a giflé, de souffler sans écrire, de parler sans souffrir.

C'est con la vie, pourtant je ne veux pas mourir et pourtant je voudrais ne plus vivre.

Depuis six mois, je vis en enfer, je n'ai jamais les pieds sur terre, j'ai des problèmes avec mon..., avec celui qui m'aime et que je hais, avec moi-même et mon salaud de caractère, j'ai envie d'aller pêcher des brochets et puis de mordre la vie à pleines dents comme on plante ses dents dans une pomme. Je voudrais être plus grande que le monde pour oublier que je suis moi car jamais on ne m'a laissé le choix de faire mon bonheur.

Les autres, ah ! les autres quel malheur ! Je hais les fins de semaine où je rentre chez moi parce que je quite tous ceux que j'aime et je plonge dans la solitude que je m'efforce de combler pendant une semaine. Je cherche chaque instant à combler le vide de mon cœur.

J'aimerais être un chameau pour vivre comme un oiseau, nager sans avoir d'eau, boire sans le vouloir.

J'ai besoin de savoir qu'un fruit est une chose unique, résultat de la sublime nature qui s'infiltre en moi. Quelqu'un peut-être me donnera un jour les clés de ce royaume ou enfin je pourrai dire : je vis et non plus j'en ai marre, marre, MARRE.

Parfois je le dis machinalement, sans raison, mais j'en ai toujours marre de découvrir chaque matin l'image de demain.

Les jours pour moi sont pareils ; jamais personne ne parle à mon oreille est-ce par pudeur ou par respect de moi, je ne sais pas. J'aimerais pouvoir dire merde quand j'ai envie de ne plus être dictée à chaque pas. Je ne suis plus une enfant et je veux devenir femme à mes dépens. Le bonheur quand je pourrai enfin dire que pendant cinq minutes j'ai vécu ma vie et j'ai été heureuse. J'ai besoin de pain mais ce pain-là jamais je ne le partagerai. Je suis incapable de définir de quoi il est fait et pourquoi il s'appelle comme ça.

J'aime rendre les gens heureux. J'ai beaucoup changé ces derniers temps : l'idée de la mort est de plus en plus fixée dans mon esprit.

Une seule fois j'ai ressenti la merveilleuse impression qui anime parfois les enfants et qui m'a fait découvrir que j'ai été libre. J'ai pu définir ce qu'est la liberté : quand un copain sur sa moto m'a emmenée, ça n'a duré que très peu de temps car il pleuvait et je sais pourquoi il pleuvait : parce que l'être d'en haut que beaucoup appellent Dieu et qui n'existe pas m'a faite pour être malheureuse. La pluie était la cassure de ma vie, j'ai alors compris que jamais je ne serais heureuse, que jamais je n'aurai ma part de bonheur.

Il y a tant d'amour dans mon cœur, j'aime la vie plus que la mort mais je voudrais mourir sur une moto ou seule dans une chambre, je ne veux plus souffrir, je ne peux plus souffrir, je suis ivre de malheur, des pieds jusqu'au plus profond de mes entrailles ça me fait très mal. Si quelqu'un me disait : « que veux-tu ? », je dirai : « vivre ». Je suis sûre de ma réponse. Je n'ai que quinze ans et je veux déjà mourir. Ce n'est pas possible à quinze ans s'imaginer ce que c'est que rater sa vie.

Je crois que beaucoup de gens sont heureux mais d'autres le sont plus que moi. J'ai besoin de vivre libre, libérée enfin de toutes atteintes extérieures. Je ne veux plus de malheurs.

Pourquoi ai-je un esprit si compliqué ? Je suis comme un stylo que l'on range dans une trousse après s'en être servi. C'est idiot, la vie je la hais. Demain je renaîtrai. Je veux connaître enfin l'aube, voir le

soleil se lever, caresser peu à peu de sa douce chaleur la terre qu'il fait vivre. Cette pauvre terre toute moche grouillant de gens idiots et cons. J'ai envie d'autre chose, de connaître d'autres gens, de vivre pour d'autres raisons, des raisons je n'en ai pas. Je veux vivre avec ma mère loin de la ville puante, je veux qu'elle m'apprenne la vie parce que je suis peut-être amoureuse mais qu'est-ce que l'amour ? C'est pouvoir donner tout son être parce que l'on sait qu'il sera accepté tel qu'il est.

Ce doit être beau de dire je t'aime à son enfant. J'aimerais avoir un enfant maintenant, mais là aussi il y a les autres qui conditionnent ma vie et mes actes à chaque instant.

Pourquoi existent-ils les autres ? J'aimerais que quelqu'un m'aide, homme ou femme, frère ou sœur que je n'ai jamais eu, bête ou chose. Oui, j'ai besoin d'aide avant de m'enfermer dans cet abîme étroit qui habite mon âme depuis des années, qui chaque jour me dit : tu es foutue, tu es ratée, tu en as marre.

Oui, j'en ai marre, j'aimerais qu'un matin tout en moi soit pur, que je n'aie plus de fumée dans les poumons qui se consomment et s'amenuisent peu à peu au fil des jours, des heures, des secondes.

Je n'aime pas fumer mais je fume parfois au-delà de mes forces pour sentir en moi l'invasion de la fumée pour sentir ce délice qui anéantit mes idées.

J'ai besoin de cesser de fumer, je me mens à moi-même en prétendant aimer fumer. En réalité je déteste ça, cela me dépurifie et mon esprit ne réagit plus.

(Classe de première)

*

En première.

J'en ai marre de ces sujets cons et abrutissants.

De cet examen qu'on va nous faire passer. On va vous coller une étiquette «reçu», bon pour continuer cette vie d'idiot et d'idioties.

On nous prépare encore et toujours à devenir une machine à travailler toute notre vie.

Tout s'en mêle : la religion, les parents, la société.

«Travaille et tu auras une bonne situation.»

«Le travail, l'idéal humain... élevé au même niveau que l'amour, la beauté, le bonheur !!!

Une institution le travail — avec un ministère —. Toute sa vie «boulot, métrô, dodo». Y en a marre ! Moi je veux autre chose, même si je me fais traiter de «jeune qui ne veut rien foutre».

Je ne veux pas être attrapé par ce cycle infernal, par votre société. Votre but, dans la vie c'est de travailler, mais travailler pour quoi ? «Pour vivre, nourrir une famille, gagner de l'argent.»

De l'argent. Vous excitez cet appât du gain qui dort sous chaque être humain. Il ne vous suffit plus de gagner de l'argent, il faut gagner plus de fric que le voisin, pour l'épater, avoir une plus belle bagnole, des frusques plus chères.

L'O.S. rêve d'un complet veston, d'une chemise blanche et d'une cravate comme uniforme. Le cadre rêve d'un bureau de P.D.G., d'un chauffeur pour sa voiture, sa femme de belles toilettes et de bijoux.

Le P.D.G. rêve de ruiner son concurrent. Notre soif d'argent est insatiable, elle fait appel aux plus bas instincts.

Mais travailler est un devoir envers la société. «On ne t'a pas élevé pour rien faire» dirait mon père. En effet, il n'oublie pas que l'on juge les gens sur leurs capacités à travailler.

«Un élève travailleur passe en classe supérieure.» On est considéré quand on a une bonne place.

Tout est mis en moyen pour vous intégrer coûte que coûte. La société a aidé ma mère à accoucher d'un enfant, on l'a mis sous couveuse pour le garder à la vie... On lui a mis des habits bien propres, un petit chapeau et on lui a dit : « Souris à la madame »... On lui a appris à souhaiter « bonjour »... à être poli, à faire ses prières... On l'a mis dans une école pour qu'il apprenne ! On lui inculque, dès l'enfance par cet endoctrinement qu'on nomme les études — et alors étudiez le plus possible, endoctrinez-vous encore — l'absolu besoin de devenir un salarié.

Mais un jour « il » a dit « non ». Le petit homme qu'il était n'a plus voulu manger sa soupe, n'a plus voulu aller à la messe, n'a plus voulu travailler.

Il vit maintenant en marge de la société — non pas comme un ouvrier étranger dans un pays industriel : ils travaillent à la prospérité eux ! — mais comme un humain égaré sur une autre planète avec des valeurs différentes.

Il n'est plus protégé par la religion, par ses parents ou par sa profession.

La société ne joue plus vingt-quatre heures sur vingt-quatre le rôle de mère pour les hommes.

En effet : elle les fait vivre — travailler — et mourir.

- Elle les contrôle : ils pointent quand ils vont travailler ;
- Les surveille : les flics maintiennent l'ordre ;
- Les amuse : le samedi soir au bal ;
- Les corrige : les lois jugent ;
- Les soigne : dans un hôpital silencieux ;
- Les remercie : la retraite à soixante ans ;
- Les enterre : pour moins de 1 000 F ;
- Et puis les oublie pour l'éternité.

La cause est entendue, nous sommes condamnés à perpétuité sans espoir de relaxation. Notre peine ne sera pas commuée. Nous la vivons. Vous, profs, vous enseignez et vous enseignerez tout au long de votre vie.

J'apprends et j'apprendrai tout au long de ma vie. Nous servons et nous servirons toute notre vie. La société travail en tout genre, celle-là même qui vous fait froncer les sourcils en me lisant et fait demander pourquoi je déconne encore plus que d'habitude.

Société T qui vous enserre dans un tissu d'égoïsme envers les autres — le tout pour moi —, d'insensibilité — envers le « Tiers-Monde par exemple —, de méfiance — les étrangers —. La société T nous insuffle une morale toute foisonnante d'« anti-humanisme ».

Notre esprit est torturé par une bonne foi tronquée. Nous ne sommes plus que des machines qui produisent, qui un livre, qui un chômeur « en puissance », qui des pièces détachées.

... Mais (lui), vous savez notre petit homme, il n'écoute plus vingt-quatre heures sur vingt-quatre son bon sens, ses opinions, sa conscience, ses intuitions. Il sait qu'ils sont tous conditionnés.

Alors il est quelqu'un, un fou diront-ils, il se prendra peut-être pour Cambronne pour pouvoir dire « merde » aux flics quand ils viendront le chercher ou le redire encore au médecin qui le soignera.

Il sera sorti de l'anonymat, pour les autres son nom sera à la rubrique « danger » sur les journaux.

Mais pour lui il sera lui-même : je ce sera lui, pour quelques instants seulement.

Avant que la folie — la vraie — ne l'entraîne dans le suicide, après lui avoir montré toute l'absurdité de ce monde.

Pour lui son « heure » ne sera pas la dernière, ce sera l'heure actuelle, celle de la vérité totale. Mais bien peu trouveront la porte de secours. Katmandou, c'est si loin.

Il est tard et je ne sais plus quoi dire aux gens qui disent amen.

Si vous me demandez mes solutions : je récusé la folie, la mort.

Je pense qu'il faut croire en quelque chose pour s'en sortir ; en la révolution... peut-être ; en l'homme et en son pouvoir de régénération morale, peut-être en Dieu ?

Que répondre à ces textes ?

LA DEPRIME

Nous avons très souvent des textes de ce genre dans nos classes et nous ne savons pas que répondre à leurs auteurs. Pourtant je crois que la réponse est inscrite dans la dynamique même de nos méthodes.

1. Lire le texte en classe, sans nommer l'auteur si on le veut, mais sous un angle inhabituel. « Que répondriez-vous pour le remonter à un camarade qui écrirait le texte suivant ? » Je crois qu'il est bon que ce soit le professeur qui lise le texte lui-même et non l'auteur ou un de ses camarades. Il s'agit en effet de prendre une certaine distance. La question a le même but.

En effet j'ai remarqué que faute de cette préparation la classe diffusait la déprime avec une rapidité foudroyante : « Il a bien raison... Regarde un tel ou une telle, il n'a rien trouvé à faire avec son bac... » Cela peut durer une heure et il est impossible d'en sortir. Au contraire avec cette préparation psychologique on a une chance d'aborder le problème avec suffisamment de recul. Le débat alors met en valeur les points suivants :

— La nécessité de garder tout son sang-froid pour sauvegarder les quelques chances qu'on a de trouver une place ;

— L'analyse du marché local : ils connaissent tout de même des camarades qui ont trouvé une place. Coup de chance ? Quelles qualités personnelles ont-ils dû montrer pour l'obtenir ? Le diplôme leur a-t-il servi ? Comment rédiger un curriculum vitae qui montre que même une expérience réduite du travail (colonies de vacances faites comme moniteur, autres travaux) permet déjà de montrer qu'on n'est pas tout à fait un débutant, etc.

Ceci pour le problème personnel. C'est du réformisme le plus pur mais il s'agit d'abord de calmer des angoisses pour permettre à l'intelligence de s'exercer sur une situation.

— Approfondissement de l'analyse : pourquoi ne trouve-t-on plus d'emploi notamment pour les jeunes ? La loi de l'offre et de la demande, comment elle est constamment truquée par le patronat qui a besoin d'un volant de chômage important pour faire baisser les salaires, « la grande armée de réserve du capital » de Marx.

— Quel emploi trouve-t-on ? La production industrielle tend à séparer nettement les tâches de responsabilités et les tâches d'exécution. L'employé qui se félicite du bas prix (relatif) de ses chaussures et qui se sent exploité sait-il que la satisfaction (relative) de ses besoins repose sur l'exploitation d'un ouvrier italien qu'il ne connaîtra jamais et qui est encore plus pauvre que lui ? La nécessité de créer des emplois qui unissent responsabilité et exécution.

— Comment obtenir ces emplois ? A quoi doit servir l'entreprise ? A qui doit-elle profiter ? Les forces politiques et sociales en France ? Les jeunes sont-ils une force et à quelles conditions ?

A mon avis il faut même prévoir une fiche-guide sur le sujet car ce n'est pas un débat sauvage qui permet d'avancer. Et il faut la faire d'une manière interdisciplinaire avec des économistes progressistes.

2. La correspondance naturelle doit fournir une solution plus dynamique. Polycopier le texte au limographe, le faire résumer au besoin (ce qui permet déjà de mieux dominer le problème), le diffuser sur une équipe de correspondants en posant la même question : « qui peut aider le camarade ? » et refaire ou faire le même type de débat dans d'autres classes avec réponse.

Roger FAVRY

Notes de discussion de Theix :

- C'est un peu lénifiant ce discours.
- Celui qui a écrit cela est-il sensible à ce genre de discours ?
- Est-ce au niveau du discours, du débat en classe qu'on peut apporter une solution ?
- Moi je dirai qu'y a rien à faire.
- Favry a voulu dédramatiser la situation.
- Il ne prend qu'un des aspects du problème : le travail. Ce sont les raisons de vivre qui sont en cause.
- Ce texte d'adolescent fait une analyse assez saine des problèmes actuels.
- C'est une réaction normale quand on est au lycée : on fait des études mais on ne sait pas à quoi ça sert. C'est une étape dont on ne peut pas faire l'économie.
- Mais qu'est-ce que tu fais ?
- Je l'accepte, c'est tout. Ce qu'ils recherchent c'est parler, parler, parler...
- Mais ils attendent quelque chose de nous... Qu'on en parle ensemble, leur permettre de se libérer par la parole même si on ne lui apporte pas de solution.

— Dans un premier temps, je crois qu'on peut répondre sur un ton compréhensif, affectif et pas au niveau de l'intelligence. Dire par exemple qu'on est plusieurs à penser la même chose.

— C'est peut-être un appel : et vous, est-ce que vous croyez à quelque chose ? Il recherche une communication privilégiée à trois ou quatre dont l'adulte... Je ne crois pas à la classe, aux correspondants. C'est tout de suite qu'il faut lui tendre la main et pas au niveau de l'intelligence.

— Faut discuter sur ce qu'il propose de positif : « Dieu, l'homme, etc. ».

— L'ennuyeux c'est qu'on ne connaît pas l'état d'esprit de cet adolescent au moment où il écrit son texte.

Ce que je peux dire, c'est que la valeur travail est en train de se casser la gueule et c'est tant mieux ! Précisons : la valeur travail est le pilier fondamental de l'idéologie capitaliste puisque lié directement au maintien du salariat qui est le fondement économique de cette société. Marx luttait déjà contre ça, en fait et ce qu'il cherchait à faire (la révolution), c'était abolir le salariat. Voir à ce sujet le bouquin de Claude Berger chez Payot : Marx, l'anti-Lénine, l'association. Bien sûr, les marxistes idéalistes successifs ont déformé tout à fait l'analyse de Marx et fait de l'économisme à outrance (cf. Lénine et l'U.R.S.S.).

Or, depuis 68 surtout, les valeurs idéologiques se cassent la gueule. Ça a commencé par la sexualité, ça a suivi par la culture, et on en arrive petit à petit au travail. Bien entendu il s'agit de la conception du travail obligatoire — nécessaire — pénible, etc., que depuis le « tu gagneras ton pain à la sueur de ton front » on retrouve à tous les détours de la morale du vivre en société.

Notre problème de freinetiste c'est « le travail est naturel à l'enfant » d'une part, et d'autre part, notre conception de l'effort : un travail motivé, librement choisi par l'enfant, entraîne une prise en charge de l'effort très réel et parfois pénible (au sens physique : fatigue) mais non pénible au sens coercition. Combien de fois n'ai-je pas eu à redéfinir le travail selon Freinet auprès de gens qui prenaient la formule à la lettre idéologique et faisaient facilement de Freinet un suppôt de la société capitaliste... d'où l'accusation de pédagogisme : faire mieux la même chose... dorer la pilule, etc. Peut-être faudrait-il insister sur ces notions, les cerner de nouveau, trouver d'autres mots peut-être, s'appuyer sur des exemples, je ne sais pas...

En tout cas, j'ai assisté récemment à Paris, à un groupe de travail qui tente de mettre sur pied un mouvement anti-salariat. J'ai été étonné de voir à quel point cette idée commence à s'implanter un peu partout, aussi bien en milieu ouvrier qu'en milieu étudiant. Et, chez les jeunes, ça prend une ampleur terrible (je le vois bien chez les normaliennes !). De plus en plus de jeunes travaillent en plus, en intérieur, ou en se faisant renvoyer du boulot rapidement, puis se démerdent pour vivre et survivre quelques temps... avant de retravailler un peu.

Vont dans ce sens : le mouvement communautaire, les routards, les contre-cours, entre autres, et aussi dans les grands mouvements lycéens anti-Haby, il y a une forte dose d'anti-travail (voir à ce sujet les luttes des C.E.T., les premières en France depuis des dizaines d'années). Le problème du chômage tend à masquer ces problèmes mais ils sont là, sous-jacents. En ce moment par exemple, au Mans, les murs se couvrent d'inscriptions rouges : « Contre le chômage, la semaine de trente-cinq heures, sans diminution de salaire. » Ça va loin.

L'erreur à ne pas commettre, c'est d'assimiler cette révolte à l'adolescence, alors que je crois, c'est d'ores et déjà un mouvement social.

Mais il n'y a pas de solution partielle !

C. POSLANIEC

— Ouais, mais là où l'élève lance un appel à la communication on parle de salariat... On tape à côté !

— Si on trouve le texte angoissant, c'est qu'on n'ose pas toujours se poser les problèmes qu'il pose... Moi, c'est aussi mes problèmes.

— L'idée de trouver du plaisir dans le travail ne les effleure pas.

A mon avis, marginalité est différente d'angoisse et révolte. Ce gars n'est pas marginal, il pourrait le devenir. Y a-t-on intérêt ? S'il devient marginal c'est qu'il n'a pas trouvé de communication, ni de modèle... Le travail est dévalorisé, l'amour aussi... Les choses les plus naturelles sont dégradées. L'homme lui-même est un con... métré, boulot, dodo. Comment voulez-vous qu'il se rattache à quelque chose ? L'adulte pour lui a raté sa vie. Celui-là ne deviendra marginal que s'il ne trouve ni modèle, ni quelque chose de fort.

— Pourquoi des modèles ? Tu regrettes la marginalité ? L'important c'est qu'il se construise en se frottant à la réalité.

— Mais si elle est négative, il ne se construit plus !

— Il y a des modèles d'anti-salariat. Par dessus il y des mythes... Révolte est différent de famille et école.

— Oui, mais ce que vous dites ne concerne pas un grand nombre de jeunes : les jeunes ouvriers tirent leurs huit heures et puis ils font ce qui les intéresse.

— Une attitude consiste à analyser ce qui se passe.

— On fabrique les marginaux. Au L.T.E. on a deux solutions : le chômage ou la marginalisation. Ils refusent tout mais on le leur offre rien : ni au point de vue travail, ni au point de vue idéologique !

— Cette prise de conscience des problèmes a tendance à descendre en âge : ma fille en quatrième pose les problèmes de la même façon. C'est une interrogation fréquente chez elle. Pour avoir l'attitude pédagogique que préconise Claude, on est sous-informé. C'est une tendance que de ne parler que dans un sens négatif.

— Les textes dont il est question reflètent la conscience métaphysique de l'existence : interrogation, angoisse...

— Ma réponse aux jeunes : « J'ai les mêmes problèmes. Je m'en sors parce que je ne suis pas seule, parce que je suis dans un groupe. »

— Le système engendre la marginalisation : il en a besoin et il peut très bien vivre avec elle (exemple américain).

DES FORETS MAGNIQUES NOUS ATTENDENT...

J'ai lu avec attention les deux textes que Michel Pellissier m'a fait parvenir. C'est difficile de répondre d'une manière exhaustive aux problèmes soulevés. Il faudrait connaître mieux les deux personnes qui les ont écrits, savoir à quel moment de leur itinéraire elles en sont, éclairer ce qui est dit par ce qui n'est pas dit et qui joue un rôle déterminant.

Ce que je vais essayer de faire, c'est de dire ce que, moi, je comprends. Avec les risques de me tromper que cela comporte étant donné le peu d'éléments dont je dispose.

1. Le texte de la fille :

Ce qui me paraît au centre, c'est l'acte d'amour :

— Elle aime un garçon : « oui, je suis amoureuse » ;

— Il y a un problème grave : « je vis en enfer... » ;

— J'ai des problèmes avec mon... celui qui m'aime et je le hais...

— « J'ai envie d'aller pêcher des brochets » ;

— Mordre la vie à pleines dents, comme on plante ses dents dans une pomme ;

— La liberté : un copain m'a emmenée sur sa moto.

La question posée — à mon avis — est : avons-nous le droit de faire l'amour ? Ce qui met en cause toutes les autorités et soulève toutes les inquiétudes engendrées par l'ignorance.

Les autorités, c'est d'abord la famille qui est l'instance sociale la plus immédiate : les parents sont des juges et pour aller au terme normal de leur pulsion, les adolescents doivent franchir l'interdiction donnée par l'éducation reçue.

A partir de là, ils seront coupables. Donc ils seront châtiés. Le mécanisme est implacable. Châtiés parce qu'il leur arrivera

toutes sortes de malheurs (grossesse ? maladies ? etc.), châtiés parce qu'ils seront déçus et chassés (par leurs parents, cf. la scène du paradis terrestre : Adam et Eve ayant connu le plaisir défendu, penser au rôle de la pomme et du serpent, ont été chassés).

Il me paraît important aussi de remarquer à quel point tout cela est vécu comme une saleté : «je voudrais que tout en moi soit pur».

La condamnation et le refoulement qui pèsent sur la sexualité et l'amour sont intériorisés et le conflit devient véritablement «l'enfer». Elle ne peut que se mépriser, se haïr pour souffrir tant et la haïr lui qui est la source (tangibile) de cette souffrance. Lui qui doit certainement la presser dans la mesure où il risque moins étant l'homme (ceci mériterait bien sûr d'être vérifié). La seule issue c'est la mort, qui est en même temps solution et punition.

C'est ainsi que l'adolescente se condamne elle-même, et essaie de se détruire méthodiquement, en fumant. Cette pulsion d'auto-destruction, nous la retrouvons d'ailleurs dans le second texte.

2. Le texte du garçon :

Il est centré sur un refus : le refus que l'homme soit une «machine». Le refus de l'aliénation, de la mort à soi.

- On nous prépare à devenir une machine ;
- Pour gagner de l'argent... le fric ;
- Avoir une plus belle bagnole, des frusques...
- Soif d'argent insatiable ;
- Nous intégrer coûte que coûte ;
- Il a dit non le petit homme.

L'homme est effectivement conçu dans une société de consommation et de production comme une machine : à consommer et à produire.

Ce qui revient à dire qu'il ne peut vivre sa globalité : globalité qui est recherche d'un sens, recherche, quête, lutte, au cours de laquelle l'homme se dépasse et s'accomplit. L'amour et la plénitude au sens le plus lourd qu'il est possible de donner à ces mots sont au centre de cette vie-là.

L'amour, c'est-à-dire : aimer l'autre, se dépasser en l'aimant, et en étant aimé de lui, être transformé par son regard et aller de l'avant dans une métamorphose qui est incessante, qui est dialectique.

L'homme, «machine désirante» dont parlent Gattari et Deleuze me paraît être l'extension au domaine de l'affectivité et de l'amour du mécanisme généralisé qui règne autour de nous (et que l'adolescent entérine — comment ferait-il autrement ?).

L'homme est alors machine qui produit comme dit le texte, et machine qui désire comme dit Gattari-Deleuze. Machine toujours.

Et l'expression «l'homme = pièces détachées» vient aussitôt dans le texte (ce qui traduit au passage la peur d'être détruit, de perdre l'unité).

L'homme devient ainsi un objet. Il a perdu son pouvoir d'initiative, son pouvoir d'invention, son pouvoir d'intervenir. Son pouvoir de sujet. Pouvoir qui est au centre de la conception marxiste de l'homme : l'homme est produit de l'histoire et il fait l'histoire, au centre de la conception chrétienne : à la fois la grâce de Dieu et la liberté de l'homme.

Le résultat de cette mécanique généralisée, c'est donc la destruction de l'homme. Sa seule défense, c'est donc le refus. Refus qui sera d'autant plus terroriste que la machine est terrorisante (réaction mécanique là encore qu'il appartient à l'éducateur de faire dépasser). Et c'est le défi au pouvoir institutionnel.

- Merde au flic. }
- Merde au médecin. } Deux images de l'ordre.

Pendant une fraction de seconde : l'existence enfin conquise. L'adolescent le dit lui-même : «il sera sorti de l'anonymat». Il aura un nom. Il sera identifié. Il se sera identifié. Du même coup, il sera perçu comme un danger : nous pouvons traduire cela par déviant, agitateur, militant, révolutionnaire, etc. Ce qui est intéressant c'est que lui le traduit par le mot «fou», «la vraie folie». C'est-à-dire que là encore, il entérine le regard de la société sur lui (et c'est normal). Il se voit avec les yeux des autres, les yeux de l'institution sociale (au passage, il décrit d'ailleurs très bien ce qu'est la «folie», et l'usage que fait la société du traitement chimiothérapeutique).

Et il se condamne : étant hors les normes, il est «fou». Il veut détruire les autres (la société) : donc il doit être détruit. Et il accomplit le verdict. Il se suicide (nous retrouvons le premier texte et l'auto-destruction).

Remarquons au passage, c'est une parenthèse, ce que recouvre la tentation de la drogue : son sens est donné par le texte entier : la fuite, l'oubli. La chimère d'un paradis. L'appel de la mort. Du néant. De l'indifférencié.

Je voudrais ajouter une autre dimension à cette analyse très rapide du texte, c'est celle qui est donnée par deux fois.

— La société = la mère.

— «Il a dit non. Le petit homme qu'il était n'a plus voulu manger sa soupe, etc.»

Chaque fois qu'il y a révolte contre l'ordre institutionnel, il y a fantasmatiquement révolte contre la mère. Ici une mauvaise mère puisqu'elle veut détruire son enfant.

Ce texte tout entier construit sur le refus de l'aliénation envisagée vers la fin une alternative constructive, vitale : la possibilité d'une «foi» («croire en quelque chose pour s'en sortir») d'un sens, d'une éthique.

Notre société va mourir. Elle ne croit plus à aucune des valeurs qui lui ont permis de se construire. Ses rapports économiques et humains sont la négation de ces valeurs. Son agonie sera d'autant plus longue qu'elle réussira à persuader ceux qui sont l'avenir, ceux qui peuvent inventer un autre type de relations humaines et sociales, qu'il n'y a pas d'autres valeurs possibles, qu'il n'y a rien après elle, rien hors d'elle.

Regardons ce qui se passe en Espagne, comment un vieillard de quatre vingt deux ans, symbole d'un régime en pleine décomposition, détruit les forces vives de son pays, forces dont la turbulence et la jeunesse sont le signe de sa mort et de son échec, et le signe que la vie sera la plus forte.

C'est aux dimensions d'une société un phénomène semblable à celui d'un moment de la vie individuelle : un vieux père, une vieille mère qui veulent empêcher leurs fils et leurs filles d'accéder à la maturité. Et qui les broient, qui les tuent.

Il y a un mouvement social, collectif, de remise en cause d'un rapport de pouvoir entre des classes qui sont en lutte. Et les valeurs idéologiques sont au centre de cette lutte. Une certaine conception, une certaine pratique de la sexualité, de l'amour, du travail... sont remises en cause.

Cette remise en cause, chacun des jeunes que nous rencontrons la vit à travers sa vie personnelle, à travers des conditions particulières. Il faut l'aider à comprendre et les conditions particulières qui sont les siennes et le mouvement général dans lequel il se trouve pris. Ceci pour qu'il devienne et demeure acteur de sa propre vie.

Dans le premier cas, celui de la fille, il y a à dédramatiser une situation en y voyant clair, apprécier les risques qui peuvent être pris, etc., dans le second cas il y a à expliquer, à faire découvrir, à rétablir le sens des mots, l'axe de la vie.

Cette tâche implique évidemment que nous ayons fait des choix, que nous ne soyons pas nous-mêmes en pleine dérive.

Et c'est là que ça devient difficile. Car chaque enseignant est alors placé non pas devant un discours théorique mais devant la nécessité d'une invention pratique réclamée par la réalité humaine de l'autre. Et la réponse qu'il apporte est déterminante. Dans la mesure où implicitement elle véhicule avec elle un système de valeurs et toute une conception de l'existence.

La pédagogie Freinet — me paraît — être essentiellement construite sur le courant de vie, le jaillissement et l'épanouissement (l'image de l'arbre).

C'est un point de repère. Il y a ces dits de Mathieu qui sont admirables de simplicité et de vérité.

Comment aider les membres du mouvement à faire face, à ne pas perdre les points de repère ?

Il semble qu'il faut parler ensemble, mettre en commun, découvrir les uns par les autres.

C'est le sens de cet échange.

Il faut inventer ensemble.

Utilisons le vieux monde comme terreau. Des forêts magnifiques nous attendent.

Fernan GARNIER